



Il Est Mort : Priez Pour Lui !

Par Alphonse Daudet

C'ÉTAIT un lundi du mois de juillet. Ce jour-là, en sortant du collège, je m'étais laissé entraîner à faire une partie de barres, et lorsque je me décidai à rentrer à la maison, il était beaucoup plus tard que je n'aurais voulu. De la place des Terreaux à la rue Lanterne, je courus sans m'arrêter, mes livres à la ceinture, ma casquette entre mes dents. Toutefois, comme j'avais une peur effroyable de mon père, je repris haleine une minute dans l'escalier, juste le temps d'inventer une histoire pour expliquer mon retard. Sur quoi je sonnai bravement.

Ce fut M. Eyssette lui-même qui vint m'ouvrir. "Comme tu viens tard!" me dit-il. Je commençais à débiter mon mensonge en tremblant; mais le cher homme ne me laissa pas achever et, m'attirant sur sa poitrine, il m'embrassa longuement et silencieusement.

Moi qui m'attendais pour le moins à une verte semonce, cet accueil me surprit. Ma première idée fut que nous avions le curé de St-Nizier à dîner; je savais par expérience qu'on ne nous grondait jamais ces jours-là. Mais en entrant dans la salle à manger, je vis tout de suite que je m'étais trompé. Il n'y avait que deux couverts sur la table, celui de mon père et le mien.

—Et ma mère? Et Jacques? demandai-je, étonné.

M. Eyssette me répondit d'une voix douce qui ne lui était pas habituelle:

—Ta mère et Jacques sont partis, Damiel; ton frère l'abbé est bien malade.

Puis, voyant que j'étais devenu tout pâle, il ajouta presque gaiement pour me rassurer:

—Quand je dis bien malade, c'est une façon de parler: on nous a écrit que l'abbé était au lit; tu connais ta mère, elle a voulu partir, je lui ai donné Jacques pour l'accompagner... En somme, ce ne sera rien!... Et maintenant, mets-toi là et mangeons; je meurs de faim.

Je m'attablai sans rien dire, mais j'avais le cœur serré et toutes les peines du monde à retenir mes larmes, en pensant que mon grand frère l'abbé était bien malade. Nous dinâmes tristement en face l'un de l'autre, sans parler. M. Eyssette mangeait vite, buvant à grands coups, puis s'arrêtait subitement et songeait... Pour moi, immobile au bout de la table, et comme frappé de stupeur, je me rappelais les belles histoires que l'abbé me contait lorsqu'il venait à la fabrique. Je le voyais retroussant bravement sa soutane pour franchir les bassins. Je me souvenais aussi du jour de sa première messe, où toute la famille l'assistait, comme il était beau, lorsqu'il se tournait vers nous, les bras ouverts, disant "Dominus vobiscum" d'une voix si douce que Mme Eyssette en pleurerait de joie!... Maintenant je me le figurais là-bas (oh! bien malade; quelque chose me le disait), et ce qui redoublait mon chagrin de le savoir ainsi, c'est une voix que j'entendais me crier au fond du cœur: "Dieu te punit, c'est ta faute! Il fallait rentrer tout droit! Il fallait ne pas mentir!" Et plein de cette effroyable pen-